

Journée d'étude

Appel à communications et workshops

Méthodologies et expérimentations en compagnie des objets

23 JANVIER 2023

*Ramdam - un centre d'art
(Sainte Foy-Lès-Lyon)*

L
A
B
O
M
O
B
I
L
E
5

LaboMobile 5 Ce que permettent les choses

Sujet

Lors de cette journée d'étude il sera question de la manière dont la recherche dans les sciences et les arts s'est emparé de la question de notre relation aux objets. En particulier en développant des méthodologies, théories et dispositifs basés sur l'exploration que permettent leur présence. A la manière de l'autrice de science-fiction Ursula K le Guin et à sa suite de la philosophe Donna Haraway qui proposent de baser leurs théories visant à réinventer leurs manières décrire des histoires ou de penser le monde à partir d'un objet du quotidien : le sac. Omniprésent, divers et vague de contours il se tient aux limites de notre monde. C'est un objet qui permet d'en contenir d'autres. Un sac fait d'histoires, qui contient et permet d'autres histoires. Un sac pour penser permet d'autres pensées. C'est du vide en son sein qu'il tire sa force et sa potentialité. Cette caractéristique, de contenir, en fait un objet passé sous silence dans les rouages de notre monde, des récits héroïques aux cargos de l'économie.

L'objet comme force que l'on intime à l'action, devient alors une direction, une chose : un processus qui s'inscrit dans une relation entre les humains et les objets et qui va les former et déformer les uns et les autres. Cette réciprocité témoigne aussi d'un attachement qui prolonge la relation par le bricolage et le détournement. Les objets sont ré-imaginés comme conviviaux, réappropriables et leurs fonctionnements accessibles, formant une idée sociétale forte.

Des objets ouverts qui modifient en retour nos imaginaires, à rebours des logiques consuméristes, tels qu'ils s'inventent dans les collectifs au sein des Makerspaces, Low tech labs et Repair-Café.

Ces questionnements nous invitent à repenser nos systèmes, nos mélanges, nos manières de créer, de faire de la recherche, d'organiser le monde et de laisser place aux autres, aux choses. Ainsi qu'à se laisser guider par elles et s'emplir d'histoires, de pensées et de gestes qui permettent à leur tour.

C'est de ces tissages, ces lignes de relations entre ou au sein même des objets et des humains, que nous vous proposons une journée d'étude consacrée à ces thématiques pour venir composer avec nous.

Déroulé

- **9h30-10h** : Accueil café, mot du début
- **10h-10h40** : Pascale HANCART : *Le tampon rouge*.
- **10h45-11h25** : Louis GLÉNAT : *Tranches de vie et de différence : Kisu et Mupenga des objets multi-usage dans un lieu multi-espèce*.

♦ **11h30-12h10** : Altea VACCARO : *Redéfinir l'objet d'art par le collectif : un artiste et des détenus créant une sculpture au sein de l'institution pénitentiaire*.

♦ **12h15-13h45** : Repas (ramenez votre pic-nique !)

♦ **13h45-14h45** : Workshop organisé par Isis FAHMY et Benoit RENAUDIN : *Comment créer des objets performatifs ?*

♦ **14h55-15h35** : Sarah BOURCIER : *Matérialité, esthétique et attributs genrés autour du vélo*.

♦ **15h40-16h20** : Jérémie BAUDIER, Delphine LEROY, Evangeline MASSON-DIEZ, Annaëlle PIVA, Amandine SPIRE : *L'objet manquant : l'écrit au centre des revendications*.

♦ **16h25-17h** : Un mot du LaboMobile

♦ **17h-17h30** : Goûter de fin, départs

Organisation et inscriptions

La page de l'évènement : <https://ramdamcda.org/l-instant-mobile-labomobile-ce-que-permettent-les-choses>

Etant donné que la structure qui nous accueille est une association, il est nécessaire de réserver ici : <https://www.helloasso.com/associations/ramdam-un-centre-d-art/evenements/labomobile-ce-que-permettent-les-choses-l-instant-mobile>

Le midi nous vous proposons de ramener votre pic-nique, Ramdam étant relativement isolé il n'y a que le restaurant le Fennet juste à côté qui permet de se restaurer. Des tables et couverts seront mis à disposition pour un grand repas tous ensemble.

Pour venir à RAMDAM, un centre d'art

RAMDAM est situé à Sainte Foy-lès-Lyon, au 16 chemin des Santons.

Renseignements contact@ramdamcda.org / 04 78 59 62 62

En transports en commun

-Depuis Perrache (métro A) :

Bus C19 direction Francheville Taffignon, descendre à l'arrêt « Ste Foy – Hôpital », puis marcher 13 min à pied en descendant le chemin de Montray.

-Depuis Gare d'Oullins (métro B) :

Bus 11 direction Thurins Mairie, arrêt « Aqueducs de Beaunant »

Bus 12 direction St-Genis, arrêt « Aqueducs de Beaunant »

Bus 14 direction Gorge de Loup, arrêt « Aqueduc de Beaunant »

Puis marcher 10 minutes en remontant le chemin de Montray

-Depuis Gorge de Loup (métro D) :

Bus 14 direction Gare d'Oullins, arrêt « Aqueduc de Beaunant »

Puis marcher 10 minutes en remontant le chemin de Montray

Assister en ligne : <https://zoom.us/j/92889766719>

LaboMobile 5 Ce que permettent les choses

Communications et workshop

Le Tampon Rouge

Pascale HANCART PETITET, Anthropologue
Institut de Recherche pour le Développement (IRD)
TransVIHMI (Université de Montpellier, IRD, INSERM)

L'objet de cette proposition est de porter un regard réflexif sur mon parcours de recherche au Laos, par le prisme du tampon rouge, en tant qu'objet sensible et heuristique. Au Laos, en effet, faire de la recherche reste une activité étroitement contrôlée et sujette à diverses autorisations étatiques. Obtenir le tampon rouge est une quête longue et fastidieuse, qui nécessite une navigation patiente et tenace à travers les différentes couches de l'administration publique. Lorsque des autorisations officielles sont accordées, le chercheur doit obligatoirement être accompagné sur le terrain, par un représentant de l'État ou de son institution locale, et parfois d'un policier. En tant que représentants de politiques publiques parfois nuisibles (évictions, déplacements de populations), cette présence peut être perçue avec crainte ou hostilité par les personnes participant à l'enquête. Produire de la science dans ces conditions, tisser des relations de confiance et des liens indispensables à la pratique ethnographique, fondatrice de l'anthropologie, sont peu aisés.

Le tampon rouge donne ici à voir la matérialité du pouvoir qui conditionne l'accès à des territoires. Celle-ci s'étend bien au-delà des pistes LaotIennes, et serpente dans tous les interstices du monde scientifique et de ses espaces de validation (statut du chercheur, accès à des opportunités professionnelles, production scientifique, contrôle administratif, financement de la recherche). Et pourtant... le tampon rouge, si on sait le voir, l'approcher, si on ose entrer en résonnance avec lui, recèle d'autres formes de matérialités.

Tampon rouge et matérialité du savoir, un savoir, dans le contexte étudié, initialement empêché, frustré, et produisant un sentiment d'inconforts, de doutes et de remise en question, et qui se traduit par une crise épistémologique traversée par l'anthropologue sur son terrain. Un tampon rouge dont l'attente puis l'absence amène à s'arrêter, à se questionner, à se regarder, à lâcher les impératifs de performance et enfin à entrer en réflexivité. Explorer de nouveaux sentiers prendre un nouveau chemin vers une recherche davantage co construite, et participative, un sentier pour continuer d'avancer dans la construction de ce qui donne du sens et vers la production et la transmission d'un savoir plus engagé. `

Tampon rouge et matérialité du récit, ou lorsque de l'absence de validation et de la frustration naît une voie d'émancipation. Se faire confiance, et faire confiance à ce qui vient à soi, aux rencontres, aux envies. Sortir de sa zone de confort pour s'engager dans la construction de nouvelles formes de récits, d'écriture alternatives de la recherche (programme radio, documentaire, théâtre, performance)

Tampon rouge et matérialité du soi, ou lorsque les empêchements, les fermetures de portes, les refus, tout ce qui bouscule à l'intérieur de soi lorsque le tampon

rouge qui conditionne le passage à l'étape suivante n'est pas obtenu. Ces embûches et ces ratés qui conditionnent un parcours de l'action à la recherche et de la recherche à la création, puis, de la création à une attention portée davantage à la place des émotions et du sensible dans la construction du savoir scientifique

... Tampon rouge ta présence ou ton absence me libère, tu es ma lumière, mon guide...

Tranches de vie et de différence : Kisu et Mupenga des objets multi-usage dans un lieu multi-espèce.

Louis Glénat, ingénieur d'étude, IRD

Mercredi 9h, à l'abattoir public de la province du Sud-Kivu, dans l'est de la République Démocratique du Congo, des chants s'élèvent du vieux bâtiment. En son sein, une dizaine d'hommes et femmes ont pris place sur des bancs alignés dans une salle éclairée seulement par quelques rayons de soleil, salle émanant une forte odeur de sang et de boue, salle qui accueillera plus tard les morceaux d'entrailles et de carcasses des quelques 180 vaches qui sont importées journalièrement à la frontière Congo- Rwandaise. Une messe s'érige au milieu de l'abattoir pour bénir ce lieu, vestige de la colonisation Belge. Le prédicateur prend la parole. « Bwana [Seigneur]. Bénis nos couteaux et nos machettes, gardes nous de les tourner contre nos frères. ». Lorsque les prières et les chants se terminent, c'est au tour du bruit aigu de l'aiguisement des couteaux de retentir, bruit qui ne s'arrêtera qu'à la fin de l'abattage.

S'il est l'objet de prière, c'est bien parce que le couteau est omniprésent à l'abattoir, dans les mains de tous les participants. Ces couteaux, faits d'une poignée en bois et d'une lame rude, courte et triangulaire ou faits d'anciens fers de lance, naviguent par leur forme entre tradition et savoir-faire mais leur usage dépasse largement les conventions de cet outil ancestral.

Le couteau tue et découpe. Il est l'outil de l'abatteurs. Lorsqu'une vache pénètre dans la salle d'abattage, elle est entourée d'une horde d'abatteur tenant le couteau, pointe vers le bas. Pareils à des chasseurs, ils orientent et se rapprochent de l'animal lentement jusqu'à lui enfonce, d'un coup sec, le couteau dans la nuque sectionnant la moelle épinière. La vache s'effondra alors inconsciente, elle sera ensuite égorgée, dépecée et découpée par la horde de couteaux surprenamment aiguisé. Le couteau examine. Les vétérinaires de l'abattoir manient également le couteau. A défaut de toute sorte d'équipements de diagnostic moderne, le couteau fait office de l'outil médical par excellence. En plantant le coté des carcasses, en incisant les muscles et les organes, les vétérinaires sont à la recherche de tout signe visible de maladie ou parasite. Il est outil d'examen mais également outil producteur de risque sanitaire.

Le couteau identifie. Les bouchers, qui achètent les animaux à abattre, utilisent leur couteau pour marquer par des incisions précises leur initiale ou leur symbole sur tous les morceaux de l'animal. Ces marques incisées feront offices de certificat de propriété.

Le couteau nourrit. A l'abattoir, chacun possède son couteau qu'il a acheté lui-même. Abatteurs, comme vétérinaires ne reçoivent pas de salaire, leur couteau est l'outil qui les nourrira. Ils découperont des morceaux de

LaboMobile 5 Ce que permettent les choses

viande qu'ils pourront conserver, vendre ou consommer, constituant leur seul salaire journalier. Le couteau tranche toute différence entre les travailleurs, partageant tous la même précarité dans une région où la guerre sévit depuis une vingtaine d'année.

Ainsi, je propose l'exploration du couteau au sein de l'abattoir de Bukavu comme un objet qui repense la mort et la violence mais également la santé, la décolonisation, les relations humaines et les interfaces multi-espèces.

Redéfinir l'objet d'art par le collectif : un artiste et des détenus créant une sculpture au sein de l'institution pénitentiaire

Altea Vaccaro, Doctorante à l'Université Lumière Lyon 2

Depuis septembre 2022 et jusqu'à mi-janvier 2023, un groupe de quinze détenus dans l'institution pénitentiaire de Rebibbia Nuovo Complesso (Rome, Italie) construit une sculpture sous la direction de l'artiste italien Quirino Cipolla. La sculpture est entièrement réalisée en grillage métallique et fait environ trois mètres vingt de haut.

Depuis le début de la création, j'ai pu, à travers la méthodologie de l'observation participante et à travers des groupes de discussion, comprendre comment les détenus et l'artiste ont bricolé et déformé le grillage métallique pour créer la sculpture en question.

Cette communication veut affronter le thème de la création artistique collective dans l'espace de la prison. Je propose d'amener au Ramdam la sculpture (si les coûts de transport le permettent), des photos de la sculpture en construction et des fichiers audio retravaillés reprenant des fragments des groupes de discussion avec les détenus.

L'institution pénitentiaire et l'expérience de détention seront les bases sociologiques sur lesquelles questionner la définition de l'œuvre par les créateurs de la sculpture. C'est donc l'objet pris dans la collectivité et dans la situation de la prison qui est remis en question.

La sculpture dépeint un tireur à l'arc. L'artiste Quirino Cipolla a décidé de cette imagerie puisque le tireur à l'arc représente selon lui une trajectoire à parcourir. L'analogie est celle du parcours post-prison que devront affronter les personnes incarcérées une fois libérées. Ce chemin post-libération est suggéré comme droit, mais dépend uniquement du tireur et de la précision de son tirage. De plus, l'artiste a choisi comme unique matériel de construction le grillage métallique. Ce choix a été fait puisque, selon l'artiste, il implique une non-plasticité absolue, un contact rugueux avec les mains et une difficulté de générer des formes humaines. L'analogie est celle d'un défi difficile, surmontable seulement avec la plus grande confiance en soi, c'est-à-dire le défi qu'est la prison pour les personnes détenues. Ces significations et ces choix de formes et de matériaux sont importants, mais sont propres à l'artiste et doivent donc être remis en question puisque l'artiste ne travaille pas seul, mais avec plusieurs détenus ayant tous une

marge de manœuvre sur la création.
Ce n'est plus uniquement l'artiste qui doit donner sens à l'œuvre d'art, mais c'est l'ensemble des personnes prenant part à la création qui devront la définir. Cette communication veut donc intégrer la voix des détenus à celle de l'artiste, laissant ainsi une possible rédéfinition de l'objet de la création artistique par le travail collectif. La question à laquelle la communication veut répondre est la suivante : qu'implique créer en laissant place aux autres et comment ceux-ci peuvent-ils redéfinir l'objet de création dans l'espace spécifique de la prison ?

Workshop : Comment créer des objets performatifs ?

Isis Fahmy, chercheuse associée La Manufacture, Haute

Ecole des Arts de la Scène – HES-SO

Benoît Renaudin, chercheur associé HEAD- Genève

Cette recherche confronte Théâtre et Design pour les fondre dans un processus commun et collaboratif. L'objectif est de mettre en lumière de nouvelles pistes d'écritures théâtrales, centrées sur des objets issus d'une réflexion en design ; et, inversement, d'inventer de nouveaux modes de conception d'objets centrés sur des processus théâtraux. Plusieurs méthodologies ont été expérimentées en proposant d'aborder le processus créatif selon les quatre axes qui définissent, selon nous, un objet performatif : narration, design, interaction, théâtre. Ces essais pratiques proposaient une approche horizontale où chacun.e des praticien.ne.s issu.e.s des deux domaines collaboraient (sans que le design soit au service de la mise en scène, par exemple). Cette recherche se prolonge actuellement avec l'exploration de la dimension performative de l'objet jeu de cartes.

Matérialité, esthétique et attributs générés autour du vélo

Sarah Bourcier, Socio-anthropologue

Université Saint Louis de Bruxelles

J'étudie l'objet vélo depuis une perspective socio-anthropologique en m'intéressant à la relation qu'entretiennent les cyclistes à leur(s) vélo(s) dans le cadre d'un programme de recherche intitulé « genre et esthétique du vélo à Bruxelles » sous la direction de Claire Pelgrims à l'université Libre de Bruxelles et l'université Saint-Louis. Nous nous sommes intéressées, depuis 1an et demi à la matérialité de l'objet vélo et à sa dimension sensible. Basé sur le concept d'imaginaire social, nous nous observons comment les objets, situés dans un environnement donné, s'incarnent dans la matérialité de la ville ? Le vélo fait parti de ces objets avec lesquels nous entretenons des relations esthétiques éclairant les processus urbains complexes qui nous entourent.

Nous explorons cette dimension esthétique et sensible à travers les discours des cyclistes et les pratiques que l'on observe dans la ville. Les accessoires déployés sur soi ou sur le vélo sont par exemple des aspects que nous analysons. Est-ce une façon de s'approprier l'objet que de le peindre d'une certaine couleur, de lui ajouter tel mécanisme, ou tel

LaboMobile 5 Ce que permettent les choses

accessoire ? Est-ce une façon de s'approprier la pratique du vélo en ville que de s'équiper d'accessoires liés à la visibilisation et la sécurité ? Par exemple, on observe un véritable éventail d'accessoires fluorescentes ou phosphorescents se déployer sur les cyclistes. On observe aussi de nouveaux types de vélo tels que les vélos-cargos permettant de transporter des enfants ou des livraisons. Que nous disent ces mobilités d'accompagnement des enfants, d'une éthique du care (Gilligan 1993; Tronto 1993) et de la sécurisation. La diversification des modèles et des accessoires (neutre, cargo, VAE, siège enfant, customisation...) renforce et permet de nouveaux usages et tactiques genrés. Elle démocratise la pratique du vélo, notamment en modulant l'effort physique (Bahrami et Rigal 2017; Marincek et al 2020), créant ainsi de nouveaux hybrides vélo-cycliste (Dant 2004; Clarke 2007).

Si nous considérons que les vélos, comme les voitures, sont des « attributs » genrés (Bonham et al 2015) émotionnellement investis (Norman 2004) qui répondent aux différentes formes de socialisation aux risques (Granié 2010; Murray 2008; Sayagh 2017) et normes dominantes de la féminité/masculinité. L'objet central dans cette recherche est de se questionner sur ce qui construit ou déconstruit le genre à partir de ces pratiques d'appropriation, de personnalisation et de relation à l'objet vélo. Nous nous intéressons aux résonnances affectives et sensibles entre les multiples matérialités du vélo et les corps genrés – résonnances qui entrent en jeu dans les processus de construction de genre et la transformation des pratiques et matérialités du vélo. Ces aspects sont genrés et créent, renforcent et transforment donc continuellement le genre. Elle croise sociologie de l'objet (Latour 2005; Houdart et Thiery 2011) et méthodes visuelles et mobiles (Fincham et al. 2010; Murray 2009) pour renouveler les outils et concepts de l'urbanisme. Elle analyse ainsi les processus de construction avec une attention intersectionnelle, à travers les différentes échelles du corps. Investiguer comment le genre interagit avec l'esthétique dans la construction actuelle des pratiques, équipements et infrastructure du vélo conduit à une meilleure compréhension des dynamiques de genre et de leur potentiel pour penser une société plus juste.

L'objet manquant : l'écrit au centre des revendications

Jérémy BAUDIER, anthropologue, EHESS, affilié à l'Institut Convergences Migrations (ICM)

Delphine LEROY, anthropologue & Sciences de l'éducation, Université Paris 8, affiliée à l'ICM

Evangeline MASSON-DIEZ, UPEC, sociologue, affiliée à l'ICM

Annaëlle PIVA, géographe, Université Laval de Québec & Paris I, affiliée à l'ICM

Amandine SPIRE, géographe, Université Paris Cité, affiliée à l'ICM

Au cours de la restitution d'une recherche-action menée auprès d'un collectif d'occupation citoyenne, la réclamation d'un document écrit uniquement produit par les chercheur.es officiel.les se manifeste fortement de la part des acteurs et actrices les moins impliqué.es dans la démarche. Un échange vif se produit sur le sens de cet objet manquant qui cristallise alors l'attention.

En effet, notre équipe pluridisciplinaire (anthropologie, géographie, sociologie et sciences de l'éducation) s'est mobilisée entre juin 2021 et octobre 2022 autour d'un projet de recherche-action avec l'association Rosmerta qui se défini à la fois comme lieu d'accueil de mineurs isolés et familles en exil, et comme centre social et culturel autogéré. Ce lieu d'occupation citoyenne (ou squat) héberge, dans le centre d'Avignon, 60 jeunes et plusieurs familles, accompagné.es dans leurs démarches par des bénévoles du collectif . Le lieu occupé a fait l'objet d'un jugement, qui donne raison à son propriétaire (l'évêché) qui souhaite le récupérer. Le collectif est donc soumis à la menace d'une expulsion légale depuis mars 2022. C'est dans ce contexte que nous avons mené un travail autour de la transformation du collectif, afin de définir ensemble vers quoi il voulait aller (visées du collectif, cessation d'activité ou maintien, modification des modalités d'accueil, achat du/d'un lieu, ré-organisation de certaines tâches etc.).

La restitution de ce parcours au fil des mois et des interventions (avec des outils d'éducation populaire) est donc pensée comme devant être adaptée à tous les membres du collectif (qu'ils ou elles aient ou n'aient pas participé aux moments d'élaboration) et co-construit avec une partie des personnes s'y étant impliquée. L'idée d'un écrit avait émergé en toute fin de recherche mais avait été écarté pour des raisons de faisabilité : il nous paraissait indispensable d'impliquer à la fois les habitant. es et les bénévoles dans cette réalisation, or les bénévoles à l'initiative de cette proposition ne se disaient pas prêt.es à y investir du temps.

La demande d'un écrit de fin de recherche, hors de la portée de nombre d'acteurs et d'actrices du lieu (l'association héberge des jeunes migrant.es souvent peu lettré.es à leur arrivée) et non co-construit par le collectif de recherche, paraît alors en inadéquation avec le sens de la recherche. Cependant pour certain.es bénévoles, il représente à lui seul la marque et le fruit d'un travail effectif, permettant une valorisation de l'action collective. L'équipe de recherche se perçoit alors dans un rôle de consultant très éloigné de la coopération posée en préalable et certain.es font le triste constat d'une incompréhension manifeste sur le sens de la recherche-action entreprise.

Dès lors doit-on, et si oui comment, répondre à cette demande standardisée de retour d'expérience ? L'équipe a fait le choix d'un retour peu satisfaisant en termes d'accessibilité et de co-construction.

Si la recherche n'a-t-elle de légitimité que par la finalisation d'un objet écrit « de chercheur.es », n'est- ce pas à nous de proposer et de revendiquer d'autres objets ou d'autres manières d'objectiver le travail mené ?

Soutenu par :



Liberté
Égalité
Fraternité

Aide à l'expérimentation



l'instant
mobile



Laboratoire Aménagements
économies et Transports
(UMR 5593)

